

—Alors, j'aurai une couronne ?

—Oui.

—Une couronne de reine ?

—Tu seras reine.

—Reine ! s'écria Suzanne, reine !

Et, dressant sa tête altière, elle jeta autour d'elle un regard superbe.

—Elle m'épouvante ! se dit tout bas la rebouteuse.

Suzanne alla prendre la main de sa sœur et l'amena devant la femme des Huttes.

—Manette, dit-elle, c'est maintenant le tour de Georgette : pour elle, vous allez de nouveau regarder dans l'avenir et nous prédire sa destinée.

Le visage de la vieille prit une expression douloureuse ; elle posa sa main sur le haut de la tête de l'enfant et dit :

—Georgette, ma mignonne, dans le doux éclat de ton regard si pur se reflètent toutes tes pensées ; tous les bons sentiments sont en germe dans ton cœur. Mais c'est en tremblant et les yeux pleins de larmes que j'écarte le voile de l'avenir qui s'ouvre devant toi. Je ne vois que de sombres tableaux, des douleurs, des larmes. Tu seras soumise aux plus cruelles épreuves. Il y a dans ton cœur une sensibilité exquise ; c'est par le cœur que tu souffriras ; il sera meurtri, déchiré, désespéré ! Victime innocente de la bonté, le malheur s'acharnera sur toi comme le cruel vautour sur sa proie. Tes illusions s'envoleront comme une bande d'étourneauux au bruit de la poudre.

—Pendant que ta sœur, dans l'enivrement de son triomphe, marchera sur des tapis de fleurs, toi, pauvre Georgette, tu te heurteras à toutes les pierres du chemin ; tu marcheras dans la nuit sombre et à chaque pas tu perdras une espérance...

Georgette écoutait les yeux baissés ; elle ne comprenait point l'affreuse prédiction. Cependant, sa poitrine devenait oppressée et un frisson courait dans ses membres.

—Manette, s'écria Gervaise, ce que vous venez de dire est un mensonge.

—Gervaise, répliqua la rebouteuse, tu as voulu que je parle et tu as promis de ne point te fâcher.

—C'est vrai, ma mère, dit Suzanne, laissez parler la femme des Huttes.

—Je le répète, continua la vieille, Georgette souffrira par tout ce qu'elle aimera ; elle sera victime de son cœur !... Elle sera trahie, abandonnée. Elle éprouvera toutes les angoisses ; elle connaîtra toutes les misères... Un jour viendra où, lasse de lutter et de souffrir, découragée, brisée, sans force, ayant versé toutes ses larmes, elle voudra...

La rebouteuse s'interrompit brusquement. Elle pleurait.

—Achevez, achevez, Manette ! lui dit Gervaise, qui s'était approchée.

—Impossible, répondit la vieille ; le voile est retombé, la nuit s'est faite tout à coup, je ne vois plus.

Georgette regarda la rebouteuse avec effarement et, toute frissonnante, se jeta dans les bras de Suzanne.

—Oh ! ma sœur, ma sœur ! murmura-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

Gervaise et les autres femmes étaient consternées.

La femme des Huttes prit son bâton et se dirigea lentement vers la porte. Avant de sortir elle se retourna.

—Gervaise, dit-elle, je te remercie encore une fois de ton hospitalité. N'oublie pas que je suis toujours au service de ceux qui ont besoin de moi. Vous connaissez le chemin de ma demeure, si je peux vous être utile à l'une ou à l'autre, ne craignez pas de venir me trouver. Vous êtes à la fin de la veillée ; voici l'heure du repos. Bonsoir et bonne nuit !

Elle ouvrit la porte et disparut.

Gervaise prit Georgette dans ses bras, la serra contre son cœur et l'embrassa avec transport.

Suzanne se disait :

—Je porterai une couronne, je serai reine !

Il lui semblait que, déjà, elle était assise sur un trône.

V

Dix minutes après le départ de la femme des Huttes, les paysannes quittèrent Gervaise pour retourner chez elle.

Georgette ne pleurait plus ; les caresses de sa

mère l'avaient consolée. Du reste, les paroles de la rebouteuse n'avaient pas produit en elle une impression bien profonde ; elle devait facilement les oublier.

Il n'en était pas de même de Suzanne : tout ce que la vieille lui avait dit s'était gravé dans sa mémoire en lettres de feu. En songeant à la prédiction de sa brillante destinée, elle éprouvait des éblouissements et tout son être tressaillait de joie et d'orgueil.

Elle se mit au lit, en voyant passer sous ses yeux, comme dans un panorama, le tableau des splendeurs et des enchantements qui l'attendaient. Au milieu de ce tableau magique, un homme apparaissait environné de lumière ; il était jeune, beau et riche ; il habitait à Paris, la ville des fêtes, des plaisirs et des merveilles. Elle le connaissait ; ils s'étaient rencontrés un jour dans la forêt, une seconde fois au bord de la rivière et une autre fois encore sur un sentier entre deux haies, si étroit, que pour y marcher à deux il fallait se serrer l'un contre l'autre. Ce jour-là, le beau jeune homme lui avait parlé d'une voix émue ; en lui prenant la main, il lui avait dit : " Vous n'êtes pas seulement belle, vous êtes adorable ! "

Qui était ce jeune homme élégant et distingué ? Suzanne savait son nom. Il se nommait le baron Henri de Manoie.

Suzanne était très agitée. Cependant elle parvint à s'endormir. Dans le sommeil elle continua son rêve.

Elle se vit dans un palais resplendissant de lumière ; elle était magnifiquement vêtue et elle avait sur le front une couronne d'or ornée de pierres précieuses, qui étincelaient comme des soleils. Une musique délicieuse se faisait entendre. Des mains invisibles faisaient pleuvoir sur sa tête et autour d'elle des fleurs aux parfums exquis. Une foule d'hommes et de jeunes femmes, belles comme le jour, l'entouraient. Mais elle était plus belle encore que toutes ces femmes, qui la reconnaissaient comme leur souveraine et s'inclinaient devant elle. Les hommes proclamaient sa royauté, et de tous les côtés on entendait des milliers de voix qui criaient : " Vive la reine ! "

Tout à coup, un nuage passa dans le ciel et les ténèbres se firent autour d'elle. Un éclair jaillit du nuage et fut suivi d'un formidable coup de tonnerre. Le palais enchanté avait disparu. Elle se trouva seule, dans une plaine déserte, au milieu d'une nuit profonde. Elle avait toujours son vêtement magnifique et sa couronne sur la tête. Elle ne voyait aucune route, aucun sentier, et ne savait de quel côté diriger ses pas. N'osant aller ni devant elle, ni à droite, ni à gauche, elle restait immobile et elle se sentait saisie d'effroi.

Elle allait appeler à son secours, lorsque, traversant la nuit, une lumière lui apparut. La lumière s'avancait rapidement vers elle. Bientôt elle ne fut plus qu'à une faible distance. Alors elle vit une vieille femme, qui tenait à la main une lanterne, et elle reconnut la femme des Huttes. Celle-ci s'arrêta ; deux flammes rouges jaillirent de ses yeux et elle se mit à rire aux éclats.

Le jour se fit subitement. Suzanne venait de se réveiller et d'ouvrir les yeux,

—Je croyais que tu ne te réveillerais pas aujourd'hui, lui dit sa mère, il est plus de huit heures, il faut te lever.

Suzanne ne répondit pas. Mais, après avoir essuyé la sueur qui couvrait son front, elle rejeta ses couvertures, sauta à bas du lit et se mit à sa toilette.

Elle était encore sous l'impression de son rêve

En serrant autour de sa taille sa jupe de tiretaine, elle eut un sourire singulier.

En arrangeant sur sa tête les nattes de ses longs cheveux, elle pensait à la couronne, dont son front était paré dans son rêve.

—Ce n'était qu'un rêve, murmura-t-elle ; mais il se réalisera. La vieille femme des Huttes a lu dans l'avenir, la sorcière a parlé !

Placée devant un miroir, elle souriait à son image. Elle se contemplait avec volupté, elle s'admirait et s'enivrait de son regard et de sa beauté.

—Oui, pensait-elle, je suis belle, la plus belle !

En effet, Suzanne, la fille de Gervaise et d'Antoine Vernier, le bûcheron, était divinement belle, et l'on peut dire qu'il n'y avait jamais eu une

beauté comparable à la sienne dans le pays des Ardennes.

Elle appartenait à un type qu'on doit rencontrer rarement. Il y avait dans tout son être quelque chose d'étrange et de mystérieux. Elle pouvait ressembler en même temps à une Espagnole et à une Anglaise ; elle avait la peau blanche et transparente de celle-ci, la souplesse, la grâce nonchalante et l'air langoureux de la première ; pour le reste elle était bien Française.

Sa taille, au-dessus de la moyenne, était admirablement prise dans toutes ses proportions. Jamais statuaire n'a pu rêver un modèle plus parfait. A ses bras d'une blancheur d'albâtre étaient délicatement attachées des mains mignonnes, ni grasses, ni maigres, aux doigts effilés terminés par de jolis ongles roses.

Rien de plus pur et de plus correct que la coupe de son visage, aux traits réguliers comme un profil grec.

Son nez, aux narines minces et mobiles, était délicieux. Sa bouche petite, exquise, mignonne, laissait voir entre ses lèvres purpurines deux rangées de dents admirables, bien alignées, ayant la transparence et l'éclat des perles fines. Ses oreilles, doucement teintées de ce rose qui estompait ses joues, étaient deux merveilles. Elle était brune, avec des yeux bleus qui avaient des reflets lumineux insaisissables ; au bas de son front large, uni comme une glace, les arcs de ses sourcils bruns étaient admirablement dessinés. De longs cils également bruns, fins et soyeux, frangeaient ses paupières, ils avaient l'avantage de tamiser la lumière de ses yeux, d'atténuer ce qu'ils avaient de hardi, de dur peut-être, et de leur donner un charme irrésistible.

Ordinairement, elle avait la physiologie sérieuse ; mais quand une impression heureuse amenait le sourire sur ses lèvres, ses traits s'animaient, son front paraissait illuminé, et de ses yeux s'échappaient des rayons qui pénétraient jusqu'au fond du cœur. C'était un épanouissement radieux. Mais, en même temps, on devinait la volonté énergique et la pensée ardente qu'il y avait sous ce beau front de jeune fille, et l'on sentait la puissance fascinatrice de ce regard enivrant, chargé de fluide magnétique.

Elle parlait un peu vite ; mais sa voix, au timbre harmonieux, était pleine de douceur, de suavité et avait des inflexions charmantes. On l'écoutait avec une sorte de ravissement.

Sachant à peine lire et écrire, son intelligence vraiment extraordinaire suppléait en partie à l'instruction qui lui manquait. Elle avait la distinction native, l'intuition des choses qu'elle ne faisait que pressentir, beaucoup de jugement et une grande facilité d'assimilation. Elle était spirituelle, parfois railleuse, facilement irritable et, comme nous l'avons dit, orgueilleuse au suprême degré. Elle avait évidemment conscience de sa force, de sa supériorité.

A peine sortie de l'enfance, elle était déjà femme. Mais, à part l'ambition et le désir de briller, les passions qu'elle devait avoir plus tard étaient encore à naître dans son cœur.

Elle était superstitieuse et partageait les croyances naïves des habitants du pays. C'était encore une singularité et peut-être même un besoin de son étrange nature.

La femme des Huttes n'avait probablement pas prévu l'effet que devaient produire ces paroles. Elle avait lu dans le cœur de la jeune fille et s'était faite l'écho de ses pensées les plus intimes. Et ce qui la veille encore n'était pour Suzanne qu'une aspiration, une chose rêvée, une illusion, devint subitement la réalité. Elle crut à la prédiction, porta audacieusement son regard vers l'avenir et ne douta plus de sa brillante destinée. Son immense orgueil grandit encore.

Pendant que Suzanne s'habillait, Gervaise avait allumé le feu et préparé le déjeuner du matin : du lait de chèvre chaud avec une rôtie de pain bis. On se mit à table.

Ce frugal repas terminé, la petite Georgette embrassa sa mère et sa sœur et sortit pour se rendre à l'école.

Gervaise et Suzanne s'assirent devant la fenêtre et se mirent à l'ouvrage.

Gervaise était couturière. Elle avait appris son état à sa fille qui, dans sa pensée, devait elle-même l'apprendre plus tard à Georgette.

Dans la plupart des villages le métier de contu-